



Collectif STOP-EPR ni à Penly ni ailleurs

Association membre de Haute-Normandie nature environnement et du Réseau Sortir du nucléaire, siégeant à la CLIN Paluel-Penly

06 70 97 39 45



Les mirages de la croissance verte !

Le Journaliste du journal Le Monde, Hervé Kempf, disait récemment que : « *Le « capitalisme vert », c'est la continuation du capitalisme et donc la continuation d'un système qui dans son principe est destructeur de l'environnement et qui, dans sa dernière phase, s'est traduit par une expansion extraordinaire des inégalités. Donc, le capitalisme vert, ce n'est même pas un oxymore, ça n'existe pas. C'est seulement une construction et un habillage idéologique pour faire croire que l'on peut évoluer par rapport à l'environnement sans changer les déterminants fondamentaux de nos régulations sociales, de notre système économique et de la répartition des pouvoirs dans cette société.* »

Aujourd'hui les grands groupes capitalistes ne cessent de clamer leur attachement à la planète et au principe du développement durable. L'écologie, qui était la grande oubliée de l'économie, est en train d'en devenir un élément essentiel. Tous les économistes s'y convertissent, c'est plutôt drôle ! Toutes les industries même les plus polluantes se découvrent une identité « verte » après avoir freiné des deux pieds pendant des années !



Nous avons construit un univers artificiel d'accumulation sans limites et de déni de responsabilité. La spéculation boursière, la soif toujours plus grande de profits, comme la surconsommation de matières et d'énergie, tout cela supposait un processus de croissance indéfinie ne connaissant aucune contrainte. Or que se passe-t-il aujourd'hui ?

Cette logique n'est plus tenable : pour la première fois, on comprend qu'il faut tenir compte du monde réel et de ses limites. Et puis, la crise financière « parle » aux constructeurs, qui sont avant tout des financiers. Tous leurs repères, tout leur monde s'effondrent brutalement. Et les voilà obligés de s'intéresser à un mode de pensée qu'ils rejetaient violemment : l'écologie, c'est-à-dire le fait qu'existe une réalité finie, contraignante... L'inverse du monde de l'accumulation infinie !

On peut douter fortement de leur sincérité...

Les pouvoirs et les intérêts économiques qui sont responsables de la crise économique, sociale et écologique ne peuvent être les garants d'une transformation profonde à la mesure des enjeux du temps présents.

Les grands groupes en particulier dans le secteur de l'énergie, tels EDF, sont quoiqu'ils en disent les principaux agents du pire conservatisme qui soit, ce modèle productiviste qui épuise les hommes et la planète.



La croissance verte est un leurre.

Cette conversion tardive à l'écologie ne doit pas faire illusion. Le capitalisme n'a d'autre issue aujourd'hui que de chercher à adapter l'écologie, la planète mais aussi les humains eux-mêmes dans le seul but d'augmenter toujours

plus les productions et les profits.

En réalité, les technologies ont toujours eu une part « verte », elles ont toujours permis de réaliser des gains de productivité en dépensant moins de matière et d'énergie pour un service équivalent. Mais cette prétendue vertu n'a jamais remis en cause la logique de croissance. Les intérêts privés ont découvert **l'effet rebond** ! Si nos équipements consomment moins d'énergie, leur usage s'intensifie, ce qui finit par annuler la baisse de consommation....

Cette vision de l'écologie triomphe actuellement parce qu'elle permet de ne réformer le système que partiellement. Avec la **croissance verte**, l'économie peut continuer sur sa lancée du toujours plus... au péril de l'environnement et des générations futures.

La transition écologiste ne doit pas être laissée à des intérêts privés.

Si on ne peut faire du capitalisme avec de l'écologie... on ne peut pas non plus faire de l'écologie avec le capitalisme !

L'enjeu essentiel pour chacun d'entre nous est aujourd'hui de réapprendre à être autonome et responsable, de ne plus confier aux grandes entreprises la mise en œuvre des choix nécessaires.

EDF premier producteur d'électricité nucléaire en Europe qui n'a cessé depuis quarante ans de contraindre les ménages et les entreprises à augmenter leurs consommations d'énergie n'est pas une entreprise écologiste. Son seul souci aujourd'hui est d'attirer un nombre toujours plus grand de clients par tous les moyens afin d'assurer des débouchés à ses centrales nocives, dangereuses et coûteuses. Si les prix du KWh sont bas, la facture d'électricité des Français ne cessent de croître exposant près de 8 millions de ménages à la précarité énergétique.

L'avenir est à la reconquête de l'autonomie énergétique grâce à des mesures audacieuses d'économie d'énergie mises en œuvre localement par les habitants et les collectivités locales. D'autres pays tel le Danemark, l'Autriche ou l'Allemagne se sont engagés sur cette voie novatrice qui garantit de nombreuses créations d'emplois en

particuliers dans le secteur du bâtiment mais aussi des factures énergétiques bien moindre que celles que nous connaissons en France.

Si vous désirez vous informer sur la maîtrise de l'énergie, des organismes publics existent et offrent des conseils de qualité en toute indépendance. Des **points info-énergie** existent dans l'agglomération de Rouen et partout en France. L'agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (**ADEME**) propose elle aussi une aide objective dans l'intérêt des consommateurs et de l'environnement.

Afin de garantir une authentique transition écologiste qui profite à tous, il convient aujourd'hui de dénoncer les mensonges des grands groupes capitalistes et de promouvoir un authentique service public local de l'énergie.

Croissance, technologie vertes, une nouvelle impasse

La croissance du Produit intérieur brut (PIB) après la seconde guerre mondiale est en grande partie celle de la croissance de structures gigantesques, que l'on nomme macro-systèmes techniques ("Very large technical systems") mais dont l'image est celle de "mégamachines" qui assurent des transports à longues distances, la régulation de flux dans des réseaux de toutes sortes avec un haut degré d'entropie. C'est pourquoi seule une petite partie de cette croissance représente un gain en termes de confort. En Europe, le PIB a augmenté de près de trois fois depuis les années 1970 mais le confort pour le citoyen, difficile à calculer, n'a pas cru à ce rythme et sur certains aspects (coût du logement, travail, qualité de l'air, maladies mentales, etc.) le recul est certain. Le bonheur n'est pas de ce monde, mais il devient évident dans les pays développés que le progrès est devenu un leurre auquel s'accrochent les tenants d'une croissance à tout prix, synonyme d'une mondialisation où les profits sont d'abord destinés à la finance internationale.

Et l'on oublie trop souvent, au profit d'analyses économiques simplistes, cet aspect "mégamachine" de l'appareillage technologique du dispositif de la mondialisation, responsable pour une bonne part de l'augmentation de la pression mise sur la planète, de la prédation énergétique et du pillage des ressources. Il est évident que ce constat semble aller à l'encontre de ce que recherchent ces pays émergents, qui comptent au contraire, du moins leurs gouvernants, sur les flux mondiaux et les exportations pour accroître les richesses. Mais de quelles richesses s'agit-il ? Si à court ou moyen terme le pillage laisse le sol exsangue, totalement stérile, ce n'est pas la technologie qui nous sauvera.

La fuite en avant des technologies vertes est tout aussi prédatrice que celle du développement. Le dilemme « développement ou pauvreté ? » résolu par les économistes du Fonds monétaire international (FMI) par « croissance et emploi » faite partie de la « novlangue » des experts internationaux : c'est un langage orwellien du style « La guerre c'est la paix » ou thatchérien « There is no alternative ». Joseph Tainter dans son ouvrage "The collapse of complex system" nous montre que, à travers l'histoire, la complexité croissante des systèmes socio-techniques atteint un stade où la survie de l'existant devient le seul enjeu et absorbe peu à peu tous les "progrès" dans l'usage de l'énergie. Passé un pic, le système s'effondre, il n'explose pas, il implose.

La fuite en avant technologique que représente pour une bonne part la "croissance verte" se situe dans ce schéma des rendements décroissants et du risque majeur d'implosion. L'impasse paraît donc, dans la perspective actuelle, s'imposer comme une évidence. Pourtant cette notion d'impasse est-elle même critiquable. En effet, si la technique est un fait de culture, il n'y a aucune raison pour qu'elle suive un chemin déterminé. Ce monde aurait pu ne pas être tout simplement. La notion d'impasse ne peut se comprendre qu'ainsi : elle est l'expression d'une vision linéaire du développement humain, en quelque sorte la notion d'impasse elle-même renforce la croyance en un sens de l'histoire.

Or la détermination d'aujourd'hui par hier, et de demain par aujourd'hui, est un leurre qui fonctionne sur une interprétation perverse de la causalité, tout particulièrement dans le domaine technologique. Il n'y avait aucune nécessité historique à ce que la machine thermique s'empare de notre avenir. Cette invention aurait pu avoir lieu et ne jamais devenir innovation, jamais trouver sa place dans la niche écologique.

De même, aucune "transcendance" n'oblige les pays émergents à chercher leur avenir dans une croissance centrée sur les flux de marchandises, cela n'est aucunement la réalisation d'une tendance universelle, d'un progrès, qui serait une étape de la longue marche de l'humanité. Le monde que l'économiste décrit aujourd'hui, marchant au rythme de la "croissance" destructrice de la planète, n'est pas plus vrai que celui des Aztèques sacrifiant leurs prisonniers pour maintenir le soleil en vie, mais il l'est tout autant si nous ajoutons foi au dire de ces économistes. Le PIB peut cesser de croître pour les uns, le soleil ne plus se lever pour les autres. Les deux illusions sont productrices de sens mais un jour ou l'autre, lorsque la planète entre dans le coma ou que des barbus blancs s'attaquent victorieusement au soleil en abattant ses idoles, il faut changer de cap. La liberté n'est qu'à ce prix, celui de l'aventure dans le labyrinthe du temps et de la création sans cause.

La contrepartie de ce développement dévastateur ne peut donc se concevoir que dans un renversement de perspective socio-technique. La relocalisation est une nécessité à la fois économique et morale pour sauver la planète et l'humanité qui l'habite, mais elle va de pair avec le choix de technologies simples, robustes, recyclables, adaptées à leur environnement et aux usages des populations. Technologies que les pays émergents pourraient mettre en place encore plus vite que les pays riches parce que le savoir faire est encore présent. C'est aussi cela la nécessité de la décroissance dans la dimension technologique.